

apothéose de la fille-mère, pour s'offrir une de ces tirades mélo-dramatiques que les vieilles femmes sentimentales elles-mêmes ne peuvent plus écouter sans rire.

Il pourrait appartenir à un savant ou à un poète de louer la fécondité aveugle de la vie et la beauté des gestes naturels; il semble qu'il appartient plutôt à un magistrat de vanter la régularité des mœurs et de donner en exemple aux filles, non celles qui se vautrent, mais celles qui se tiennent debout.

REMY DE GOURMONT.

P. S. — Une erreur d'impression nous a fait dire le mois dernier que Frédéric Nietzsche était fou depuis quinze ans; nous avons écrit : dix ans.

CHRONIQUE DE L'EXPOSITION

L'exotisme! le mot semble pédagogique; néanmoins, grâce à l'entrechoquement des voyelles initiales, un brusque bariolage éclate. Couleurs roses, vertes et jaunes, vous frappez simultanément et nos regards et nos oreilles; et vous aussi costumes étrangers, violents et sommaires; et vous encore visages café au lait, bras souples et huileux, mains de chicorée et d'encre dont les paumes sont pâles; et vous enfin bouches spongieuses, bouches comme des écorces, bouches aux lèvres usées, par tous les cris de perroquet ou d'hyène que vous poussez inutilement vers une réponse, qui n'arrive jamais.

A l'exposition, les soirs d'illumination et de cohue, défilent l'Afrique et l'Asie. Un tintamarre — fifres, clairons, tambours — les annonce : elles arrivent en uniforme; elles s'alignent en bon ordre; elles marchent au pas militaire que l'Europe leur impose. Elles sont joviales et bonasses. Elles semblent, comme des enfants, fières du bruit qu'on leur permet de faire : leurs yeux luisent sous les torches et dans la poussière rouge. C'est une Afrique, c'est une Asie croque-mitaine, une Afrique et une Asie pour rire. On songe à des tréteaux et des coulisses, à une descente d'Orphée aux Enfers, à des batailles au feu de Bengale.

Pourtant, ces gens-là viennent vraiment du Dahomey, du Tonkin, de Madagascar. Ce sont d'authentiques barbares, de sincères sauvages. Il n'y a ni fraude, ni tricherie ; malheureusement ils marchent comme des soldats à nous ; ils manœuvrent dans un décor factice ; ils sont façonnés, naturalisés, apprivoisés. Ce ne sont plus des exotiques. Et l'on peut craindre certes, qu'un jour, si la colonisation européenne s'universalise, le monde entier n'apparaisse tel qu'une énorme scène d'opéra-comique où les jaunes et les noirs joueront un rôle appris et n'apparaîtront plus que comme figurants et comparses.

Aussi avec quelle ardeur faut-il rechercher dès aujourd'hui telles et telles manifestations d'exotisme pur et franc. Les danses du ventre, les complaintes des marchands de nougat ou de santal, les musiques monotones et monocordes ne sont déjà plus que piments éventés. Les foires les ont banalisées. On dirait qu'elles ne viennent guère de plus loin que d'une banlieue parisienne.

Par contre, la troupe de la Féria, quoique partie de l'Espagne voisine, semble nous apporter plus de lointain que tous les Tunisiens, Marocains et Algériens du monde. O les *flamencos* de Madrid, de Grenade et de Séville ! Piaffements fiévreux, torsions lentes, coups de talons brusques et despotiques : toute la mimique ardente du désir ! L'amour en de telles danses est décrit en ses variétés d'excès, merveilleusement. Il n'est point le bonheur, mais l'angoisse, la passion, l'emprise. Il s'exalte de souffrance et de torture. Il se cabre, s'emporte, rebondit, écume, s'abat. Il est prodigue d'une sorte de joie noire et d'ivresse funèbre. Les paroles qu'il adapte aux *mala-genas*, aux *habaneras* et *sevillanas* sont tendues sur la musique, comme des muscles à nu sur les planchers d'anatomie. Elles font mal à force d'intensité. Et les danses les appuient, les soulignent, les renforcent. Écoutez : un amant parle : « Je voudrais être ta bière, pour te tenir, dans mes bras, pendant toute l'éternité. » Ah certes, à entendre les *ollé*, les castagnettes, les battements de mains, à voir l'envol circulaire des jupes, des

rubans et des franges, on croit à un tourbillon de gaieté qui passe, mais ce n'est là-bas qu'ironie. La beauté des *flamencos* c'est leur spasme, c'est leur violence, c'est leur douleur; c'est leur trépignement tragique; c'est leur évanouissement dans la mort ou dans la volupté.

Danses espagnoles, les plus belles d'Europe; danses javanaises, les plus pures d'Asie! O dites quelle Lakchmi, déesse de la beauté et de l'amour, ou quel Vichnou créateur des formes nouvelles et sans cesse en mouvement dotèrent de leur grâce et de leur étrangeté les corps souples et rythmiques des bayadères? Elles sont petites, guère jolies; elles évoluent, inconscientes de l'étonnement qu'elles provoquent; peut-être dansent-elles avec ennui, peut-être même, aux yeux d'un Javanais, dansent-elles mal. Qu'importe. Leur art, tel qu'il s'exprime, suffit à nous ouvrir des avenues d'idées et de sensations inédites et à nous faire entrevoir et aimer le mystère.

Car avant tout, c'est le mystère qu'elles nous apportent. Nous ne comprenons pas la signification de leurs attitudes, de leurs évolutions, de leurs paroles chantées. Une musique vague et indéfinie, qui ne semble s'accrocher à aucune mélodie et passe comme le vent dans les forêts ou sur les rizières, une musique grave et glissante où s'entendent des sons de gongs et de cloches, une musique insaisissable et bientôt hallucinante les accompagne. Et les danseuses quasi immobiles, mais vibrantes au rythme qui traverse leur corps entier de frissons, surtout dans leurs mains, courbent leurs paumes, tournent leurs poignets et décrivent avec leurs doigts une série de signes dont les bouddhas ont expliqué jadis aux hommes la valeur religieuse. Et la musique, comme une eau qui coule, anime ces danses fluides, ces danses calmes et chastes et tranquilles. Elle n'a ni commencement ni fin, on dirait qu'elle fait partie du mouvement de l'univers qui ne cesse jamais. Et de même les bayadères évoluent et vibrent comme si l'universelle attraction s'accomplissait à travers elles. Rien ne nous paraît plus grand, ni plus profondément beau. Ces danses touchent à la pen-

sée, autant que les danses de Séville atteignent à la passion, ce seraient les deux plus belles expressions de l'exotisme, si, au théâtre de Loïe Fuller, un drame japonais, *Le chevalier et la Geicha*, n'attirait plus encore.

Pour la première fois une actrice, Sada Yacco, y apparaîtrait. Là bas, tous les rôles de femme étant invariablement tenus par des hommes, on raconte que c'est par amour de l'acteur Kawakami qu'elle s'est résignée à monter aux tréteaux. Elle joue sans masque, avec le moins de convention possible; simple, touchante, tragique et vraie, et son art, à la fois naïf et prodigieux, l'incruste ineffaçablement dans la mémoire.

Elle a interprété deux drames. Dans *Kesa*, elle est tendre, profonde et résignée; elle se sacrifie à l'honneur de son époux et à son propre honneur, comme une enfant qui pour la première fois saisit ce qu'est le devoir et l'accomplit avec des larmes et des petits gestes affolés. Elle semble demander pardon de son héroïsme. Quand elle s'apprête à mourir et que, suivant la tradition japonaise, elle écrit en vers ses dernières pensées, tout son petit être frêle est agité d'une telle douceur angoissée, toute sa mimique est si délicieusement et tragiquement parlante qu'elle atteint au plus haut point de l'émotion. Du reste, la voici admirablement secondée par Alojro Kawakami. Force et adresse, terreur de sauvagerie mêlées. La scène de l'« Harakiri » est interprétée avec une férocité contenue. A Yeddo, le sang jaillit, abondant. Ici, nous ne supporterions pas ces excès de réalisme. La dose nous en est mesurée scrupuleusement.

Mais c'est dans le *Chevalier et la Geicha* qu'on s'exalte surtout à suivre l'étrange beauté de l'art dramatique de là-bas. L'affabulation tient de la légende. Un chevalier aime une Geicha (danseuse, chanteuse courtisane), il ne la peut épouser à cause de son rang. Pour se guérir de sa tendresse, il se réfugie avec sa fiancée dans un temple où les femmes sans homme ne peuvent pénétrer. La Geicha amoureuse l'y suit. Elle tâche de séduire les prêtres par ses chants et ses danses. Les prê-

tres — gens falots et tremblants — se laissent charmer, mais s'opposent à toute tentative de sacrilège. Tout à coup la voix de l'amant est entendue au loin dans les profondeurs du sanctuaire. L'amante à cet instant devient terrible, elle se bat, saisit un marteau, renverse les défenseurs du temple, rejoint le chevalier. Celui-ci, vaincu par l'héroïsme de celle qu'il aime avant toutes les autres, mais effrayé de tant d'audace, hésite d'abord, mais bientôt la secourt. Les coups pleuvent. Soudain elle est blessée et meurt. Son amant la reçoit défaillante entre ses bras.

Jamais on n'a joué au théâtre une scène aussi sinistre. Cette mort de Sada Yacco angoisse comme une mort vraiment soufferte. Certes, l'effet en est physique. Les traits se décomposent : les yeux entrent dans l'immobilité définitive, lentement, la bouche, les lèvres, le teint se violacent ; les cheveux se raidissent, toute l'horreur apparaît. Comment un tel prodige s'opère, on ne le sait. Cela semble un miracle. Il n'y a rien pourtant qui ne soit de l'observation ou de la divination profondes.

Que ce réalisme extrême ne soit pas de l'art, nous ne le croyons pas. La vérité crue y est transformée, suffisamment. Elle ne sert pour ainsi dire que de tremplin afin d'atteindre à quelque sommet d'angoisse ardente que recherchaient les anciens dans leurs drames les plus superbes. Du moment que l'on se trouve en présence d'une aussi parfaite réalisation esthétique et que par de simples jeux de scène une émotion aussi aiguë est donnée, il ne sied guère de discuter ni d'analyser. Le mieux c'est d'accepter comme un don rare l'impression produite et de remercier l'actrice de génie qui en a enrichi notre sensation et notre pensée.

A passer en revue ces différentes expressions d'art exotique, ou se convainc de plus en plus que le mot beauté doit prendre un sens de plus en plus large pour recouvrir les suprêmes manifestations de l'universelle pensée artistique. Ceux qui lui veulent imposer uniquement un caractère d'ordre et de mesure, en dessèchent le sens au

point de la rendre incompréhensible à la presque totalité des hommes. Il faut en élargir la signification autant qu'on le peut et surtout y englober la notion d'excessivité et d'outrance, sans quoi tous les arts dont la vie et la complexité sont le principe n'y pourraient trouver place. Or ces arts-là sont les plus nombreux et les plus puissants. Ce sont les arts de notre temps, arts de caractère, de passion et de lutte, arts de recherche et de découverte, arts ardents et bouillonnants qu'on n'emprisonne point, qu'on ne circonscrit point et qu'on n'enferme point comme de fades sirops en des bouteilles, avec le cachet de cire du bon goût posé sur le goulot.

ÉMILE VERHAEREN.

LES ROMANS

Georges Eekhoud : *La Faneuse d'amour*, « Mercure de France », 3.50. — Albert Leune : *Tourmente d'or*, « Mercure de France », 3.50. — Léon Bloy : *Je m'accuse...* Maison d'art, 3 50. — Georges d'Esparbès : *Le Roi*, Ernest Flammarion, 3.50. — Ernest La Jeunesse : *Sérénissime*, Fasquelle, 3.50. — Pierre Veber : *Amour! Amour...* Simonis Empis, 3.50. — Paul-Louis Garnier : *Terre éternelle*, Stock, 3.50. — Paul-Louis Garnier : *La Visitation*, Charles, 2.50. — Georges Virrès : *La bruyère ardente*, Alfred Vromant, 3.50. — Henri Doris : *Trait d'union*, Plon, 3.50. — M^{me} Emilia Coni : *Fleur de l'air*, C.-H. May, 3.50. — Marie-Denise Marinot : *Amour brésilien*, Société Libre d'Édition des gens de lettres, 3.50. — André Ruyters : *Les dames au jardin*, « La Vogue ». — Charles-Théophile Ferret : *Venus Medicinalis*, Imprimerie Jehlen, 1 fr. — José Hennebicq : *L'amour phénix*, « Humanité Nouvelle ». — Marcel Clavié : *Tout un passé*, Revue internationale, 2 fr.

La Faneuse d'amour, par Georges Eekhoud. A notre époque de demi-mesures, de demi-talents, de demi-crimes, les violents, c'est-à-dire : les gens entiers, ont toujours tort. Pourtant il n'est pas de réelle puissance au monde en dehors de la violence, et c'est par la bouche des volcans que la terre a fait connaître presque toutes ses matières précieuses. Un écrivain doué de puissance, un créateur génial, doit laisser vomir à son cerveau ce qu'il lui plaît de vomir, pierres précieuses et scories. Le triage en reviendra plus tard à ces courtiers de la réclame qu'on appelle les critiques. Ils analyseront, derrière la loupe, et se chaufferont, comme des pauvres, avec les escarbilles d'honneur que leur aura fournies ce minutieux travail où leur esprit n'a jamais rien à perdre... quand ils en